L'épreuve du voyage en mer pour les missionnaires jésuites : souffrances et émotions de passage

The ordeal of a sea voyage for Jesuit missionaries: suffering and emotions

Delphine Tempère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2854>

DOI : 10.4000/abpo.2854

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 177-197

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Delphine Tempère, « L'épreuve du voyage en mer pour les missionnaires jésuites : souffrances et émotions de passage », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2854> ; DOI : 10.4000/abpo.2854

L'épreuve du voyage en mer pour les missionnaires jésuites : souffrances et émotions de passage

Delphine TEMPÈRE

Maître de conférences en espagnol, université Jean-Moulin-Lyon 3 –
CLEA université Paris Sorbonne-Paris 4

Au XVII^e siècle, des missionnaires jésuites se rendent d'Espagne aux Philippines pour évangéliser les populations¹. Ils accomplissent pour ce faire un périple semi-planétaire et s'embarquent sur des navires en dépit des distances prodigieuses, environ 24 000 kilomètres, qui séparent l'Europe de ces terres lointaines. Suivre les traces de ces hommes qui parcourent au XVII^e siècle les océans afin de répandre l'Évangile de Séville à Manille, mus par leurs convictions religieuses, bravant tous les dangers d'un tel périple pour atteindre les confins de l'Asie, constituera le sujet de cette étude.

Il faut tout d'abord rappeler que depuis la fin du XVI^e siècle, il est possible pour les Espagnols de se rendre aux Philippines en traversant l'océan Atlantique puis le Pacifique, c'est-à-dire sans avoir à emprunter les routes de l'océan Indien jalousement gardées par les Portugais². En 1565, le moine

1. Les premiers jésuites à atteindre les Philippines sont Antonio Sedoño, Alonso Sánchez, Gaspar Suárez et Nicolás Gallardo qui arrivent en 1581. À partir de 1589, des missionnaires jésuites, dominicains et franciscains sont envoyés en plus grand nombre. Voir BETRÁN MOYA, José Luis, « Allende los mares : *La Historia de la provincia de Filipinas* del Padre Pedro Chirino, 1581-1606 », dans VINCENT-CASSY, Cécile, RENOUX-CARON, Pauline (dir.), *Les Jésuites et la Monarchie Catholique (1565-1615)*, Paris, Le Manuscrit, 2012, p. 318-319.

2. La « découverte » des îles Philippines se produit en 1521 lorsque Magellan y accoste après sa très longue et difficile traversée des océans Atlantique et Pacifique. Plusieurs tentatives seront encore nécessaires avant l'arrivée décisive de Legazpi et d'Urdaneta en 1565 pour que la phase de conquête de l'archipel philippin s'amorce véritablement. Différentes expéditions avaient en effet atteint auparavant l'archipel philippin mais échoué dans leur tentative de retour vers l'Espagne ou l'Amérique. Ainsi en est-il du triste sort de l'expédition de Loaísa et d'El Cano partie d'Espagne en 1525, ou encore de celle de Villalobos qui quitte les côtes de l'Amérique en 1542 sans jamais pouvoir trouver la route du retour. MARTÍNEZ, José Luis, « Las primeras expediciones a Filipinas », *El Galeón del Pacífico. Acapulco-Manila 1565-1815*, México, Gobierno Constitucional del Estado de Guerrero, 1992, p. 67-89.

augustin, Fray Andrés de Urdaneta, un navigateur averti, a en effet trouvé la route maritime du retour : la voie à suivre d'ouest en est – en faisant une belle boucle par le nord – afin d'atteindre le continent américain. Cette route qui a mis des années avant d'être découverte autorise alors la colonisation et, simultanément, l'évangélisation des Philippines (car sans possibilité de retour vers les Amériques, il est impossible pour les Castellans de s'installer dans l'archipel)³. C'est grâce au Galion de Manille, cette liaison maritime et commerciale qui s'instaure régulièrement, que les missionnaires, entre autres, circulent sur l'océan Pacifique et projettent leur dessein apostolique en Asie⁴. Les navires se rendent du port d'Acapulco, en Amérique, au port du Cavite, situé près de la ville de Manille, aux Philippines.

Avant d'atteindre ces îles du bout du monde situées aux portes de l'Empire céleste et du Japon, les entreprises missionnaires sont dans un premier temps pensées, financées et organisées en Europe, entre Rome et Madrid, en vertu du patronat royal⁵. Lorsque les projets se concrétisent finalement, lorsque les autorisations tout comme les financements sont accordés – ce qui peut prendre des années – les expéditions de missionnaires jésuites s'acheminent lentement, dans un premier temps, vers les ports andalous de Séville et de Cadix. Le long périple transocéanique, une véritable odyssée si l'on y réfléchit, pourra alors commencer. Les jésuites vont en effet traverser l'océan Atlantique puis parcourir à pied ou à dos de mules le territoire de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne afin d'embarquer à bord du Galion de Manille et atteindre le but ultime de leur périple : les îles Philippines.

Afin d'analyser les conditions de voyage de ces religieux qui décident de parcourir la moitié de la surface du globe terrestre, trois récits seront étudiés. Ils sont conservés à Rome aux Archives Romaines de la Compagnie de Jésus⁶ : deux d'entre eux sont contenus dans la section des lettres annuelles de la Province des Philippines et le dernier dans la section *Historia* de la même province. Le premier retrace les conditions de l'expédition que le père Encinas dirige et qui se déroule de 1631 à 1632 (le père Hernández rédige le récit de voyage)⁷. Le deuxième relate les conditions

3. SCHURZ, William Lytle, *El Galeón de Manila* (1939), Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1992 et CHAUNU, Pierre, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques (XV^e, XVI^e, XVII^e siècles)*. Introduction, méthodologie et indices d'activité, Paris, Svepen, 1960.

4. Sur la mobilité des ordres missionnaires à travers les voies du Pacifique, voir KNAUTH, Lothar, « La nueva ruta de los Evangelios », dans *El Galeón del Pacífico...*, op. cit., p. 113-135.

5. La dimension tripolaire des missions entre l'Europe, l'Amérique et l'Asie a notamment été étudiée par Antonella ROMANO dans son article : « Un espacio tripolar de las misiones: Europa, Asia y América », dans CORSI, Elisabetta (coord.), *Órdenes religiosas entre América y Asia. Ideas para una historia misionera de los espacios coloniales*, México, el Colegio de México, 2008, p. 253-277.

6. Archivum Romanum Societatis Iesu, dorénavant cité de cette façon : Arch. Rom. Soc. Ies.

7. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 7-I, f° 2-7 : récit de voyage écrit par le père Hernando Pérez, à Manille, en 1632, contenu dans la section *Litterae annuae* de Philippinas (ainsi cité : Philipp.). Par ailleurs, dans l'Archivo General de Indias (dorénavant cité : Arch.

de l'expédition qui a lieu de 1642 à 1643 : le père Bobadilla est à sa tête et en charge d'écrire le récit des deux navigations (atlantique et pacifique)⁸. Le troisième enfin retrace les conditions de l'expédition placée sous la responsabilité du père Baraona, qui se déroule de 1687 à 1688, mais le récit de voyage est anonyme⁹.

À travers ces relations que les missionnaires ont adressées au Préposé Général de la Compagnie à Rome, les conditions de voyage de ces jésuites partis de Séville à Manille seront analysées ainsi que l'interprétation qu'ils en donnent¹⁰. Leur parcours est étonnant à plus d'un titre. Suivre leurs traces d'Espagne jusqu'aux Philippines éclaire non seulement sur la nature des ambitions de la Compagnie de Jésus, mais montre également la figure singulière de ces hommes d'Église. En perpétuel mouvement, tels des aventuriers planétaires, tout du moins comme des voyageurs du monde, ils parcourent les terres et les océans. Jerónimo Nadal, compagnon d'Ignace de Loyola, n'avait-il pas écrit à ce propos, « notre lieu est le monde¹¹ » ?

Pour ce faire, les jésuites entreprennent des voyages d'une ampleur jamais auparavant égalée dans l'histoire des déplacements. Ils doivent en effet traverser des espaces océaniques et terrestres extrêmement vastes, voire les plus grands du monde, et s'exposer à de multiples dangers ce qui ne manque pas de susciter chez eux des interprétations providentielles. Il est facile d'imaginer la rudesse des chemins, l'inconfort des embarcations, les privations endurées, les dangers et le temps nécessaire pour se rendre jusqu'en Asie : plus d'un an de voyage ! Dans ces conditions, comment ne pas interpréter ce périple comme une épreuve à surmonter tel le prélude

Gen. de Ind.), Filipinas, 80, n. 154, le nom des différents missionnaires en partance pour les Philippines apparaît dans les documents que délivre la *Casa de la Contratación* pour cette expédition. Sont par exemple présents Francisco Ignacio Alcina ou encore le père Rafael de Buena Fe.

8. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 227-239 : récits de voyage écrits par le père Diego de Bobadilla, le premier à Mexico en 1643, le deuxième à Manille contenus dans la section *Historia* de Philipinas. Dans l'ouvrage d'Augustín GALÁN GARCÍA, *El Oficio de Indias de los Jesuitas en Sevilla. 1566-1767*, Sevilla, Fundación Fondo de Cultura de Sevilla, 1995, p. 248-249, le nom des différents membres de cette expédition apparaît (des erreurs en revanche dans les dates sont à rectifier, le départ est indiqué en avril 1643 alors que l'expédition quitte Cadix en juin 1642 et repart d'Acapulco en avril 1643).

9. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 8, f° 27-28, récits de voyage anonymes contenus dans la section *Litterae annuae* de Philipinas. Dans l'ouvrage d'Augustín GALÁN GARCÍA, *El Oficio de Indias...*, op. cit., p. 248-249, le nom des différents membres de cette expédition apparaît. Enfin, dans Arch. Gen. de Ind., Filipinas, 80, n. 10, on trouve la liste des membres de cette expédition que soumet Luis de Morales afin d'être approuvée par les autorités.

10. Les documents ont été rédigés en espagnol, nous proposerons en note les citations traduites. Je tiens à ce propos à remercier Hugues Didier et Alberto del Prado Martínez pour leur aide et leurs précieux conseils.

11. O'MALLEY, John W., *Los primeros jesuitas* (1993), Maliaño, Editorial Sal Terrae, 1995, p. 65 et du même auteur, « To travel to any part of the world: Jerónimo Nadal and the Jesuit Vocation », *Studies of Spirituality of Jesuits*, St. Louis, American Assistancy Seminar on Jesuit Spirituality, 1984, p. 6.

d'une longue mais prometteuse mission à l'image du voyage qui s'étend dans le temps et dans l'espace?

Heurs et malheurs des missionnaires jésuites cheminant et parcourant les voies océaniques et terrestres, tel sera l'objet de cette étude. Les interrogations seront les suivantes : à quels types d'épreuves sont exposés nos voyageurs ? En contrepoint, quelles satisfactions retirent-ils de leur périple ? Car, si contre leur gré, ils entendent blasphèmes et jurons, s'ils endurent également d'épouvantables conditions de voyage, s'ils connaissent de plus de nombreuses privations ou affrontent encore des tempêtes, en récompense, la bonne fortune leur sourit. Tout au long de leur voyage qu'ils considèrent à la fois comme une pérégrination et comme une mission, ils recueillent les fruits de leur labeur. Édification des gens de mer, harmonie et paix sur le navire, confession des membres d'équipage : voici des sources de satisfaction dont les jésuites se réjouissent et dont ils laissent par la suite des traces écrites. Quelle interprétation peut-on alors donner à ces relations maritimes ? Que représentent le voyage et son écriture pour la Compagnie ?

De Séville à Manille

Pour commencer cette étude, afin de mieux cerner les conditions matérielles et temporelles des voyages au XVII^e siècle entre l'Espagne et les Philippines, rappelons brièvement la nature des connexions maritimes et terrestres qui existent à cette époque. Seuls les ports de Séville et de Cadix, en Andalousie, sont tout d'abord autorisés pour naviguer entre l'Espagne et les Amériques (en raison du monopole commercial et maritime imposé par la couronne de Castille au début XVI^e siècle)¹². Les missionnaires qui souhaitent se rendre dans le Nouveau Monde ou aux Philippines, doivent donc, en premier lieu, traverser à pied la Péninsule ibérique afin de se rendre dans ces ports andalous. Après des semaines voire des mois d'attente, ils finissent par embarquer sur des vaisseaux de la *Carrera de Indias*, c'est-à-dire sur des navires espagnols, marchands ou militaires, qui voguent en flotte à destination de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. La traversée dure environ deux mois, des escales ont lieu dans les îles Canaries, puis à Porto Rico aux Antilles, avant d'atteindre le continent américain, le port plus précisément de la Veracruz situé dans le golfe de Campeche¹³.

Les conditions de navigation sont relativement bonnes dans l'Atlantique. Si les navires ne sont pas trop lourdement chargés, s'ils sont partis à la bonne période de l'année afin d'éviter les tempêtes, les embarca-

12. HARING, Clarence, *Comercio y Navegación entre España y las Indias en la época de los Habsburgos* (1939), México, Fondo de Cultura Económica, 1979.

13. Sur l'organisation des flottes entre l'Espagne et l'Amérique et sur les conditions de vie à bord au XVI^e siècle, voir PÉREZ MALLAÍNA, Pablo Emilio, *Los Hombres del Océano. Vida cotidiana de los tripulantes de las flotas de Indias. Siglo XVI*, Sevilla, Diputación de Sevilla, 1992, et pour le XVII^e siècle, voir notre ouvrage, *Vivre et mourir sur les navires du Siècle d'Or*, Paris, PUPS, 2009.

tions arrivent à bon port, sans trop d'encombres, poussées par des vents favorables, les alizés¹⁴. En revanche, à bord de ces immenses galions qui peuvent contenir plus de trois cents personnes (passagers, officiers, mais encore marins, soldats, chirurgien, tonnelier, greffier, charpentier sans compter les animaux et les marchandises), les conditions de vie sont extrêmement difficiles : la promiscuité, la saleté, la vermine, les maladies, les vivres qui pourrissent ou qui croupissent sont le lot de toute navigation transatlantique¹⁵.

Après cette première traversée, éprouvante la plupart du temps, les jésuites se rendent à pied ou à dos de mules, en une vingtaine de jours, du port de La Veracruz à Puebla de los Ángeles puis à Mexico. De cette ville, ils empruntent ensuite le *Camino de Asia*, le Chemin de l'Asie, une voie terrestre qui unit la capitale de la vice-royauté, la ville de Mexico, au port d'Acapulco situé sur les rivages de l'océan Pacifique. Deux semaines de marche environ sont nécessaires. Les missionnaires, partis depuis six à huit mois déjà, doivent encore patienter plusieurs jours dans le port mais, dès que le Galion de Manille est prêt à appareiller, les jésuites s'embarquent et entreprennent la dernière traversée. Cette navigation sur l'océan Pacifique est longue et difficile. Trois mois en général sont nécessaires pour parcourir les 15000 kilomètres de distance jusqu'aux Philippines, et il n'y a qu'une escale aux îles Mariannes après deux mois et demi de traversée¹⁶.

Après un tel périple, semi-planétaire, qui dure plus d'un an, l'arrivée des missionnaires sains et saufs relève presque du miracle. Nous allons le voir, tous ne parviennent pas à bon port ; en revanche, ceux qui réussissent cet exploit ne manquent pas de l'interpréter comme un signe providentiel.

14. BUTEL, Paul, *Histoire de l'Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 1997.

15. Le récit fort détaillé du père Antonio Sepp qui, avec humour et de nombreux détails, décrit la traversée de l'Atlantique et ses désagréments, est à ce sujet éclairant. HOFFMAN, Werner, *Relación de Viaje a las Misiones Jesuíticas*, edición crítica de las obras del padre Antonio Sepp, Buenos Aires, Eudeba Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1971. Voir encore le voyage de Matteo Ricci par les voies de l'océan Indien. On lit par exemple : « Le sommeil même était refusé et il fallait se contenter de transpirer toute la nuit, étendu sur une planche avec un tout petit matelas, dans une puanteur épouvantable et une invasion de poux et de punaises », et encore « tout pourrissait et sentait mauvais ; l'encre des livres palissait ; les couteaux et les fourchettes rouillaient ; les vêtements moisissaient, l'eau potable croupissait et les aliments devenaient insipides, tandis que les gencives enflaient, que des douleurs intolérables s'emparaient des dents et des mâchoires, et que de terribles élancements assiégeaient la tête », SPENCE, Jonathan D., *Le Palais de Mémoire de Matteo Ricci*, Paris, Payot, 1986, p. 84.

16. Sur le Galion de Manille voir les travaux fondateurs de William Lytle SHURZ et de Pierre CHAUNU (cités précédemment) et encore ceux plus récents de Carlos MARTÍNEZ SHAW, « Más allá de Manila » et de Carmen YUSTE, « Un océano de intercambios », *El Galeón de Manila. Catálogo*, Madrid, Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2000, p. 95-105 et p. 138-150.

Le départ

Après avoir traversé à pied la Péninsule et résidé quelque temps à Séville ou à Cadix en édifiant marins et habitants des villes portuaires, les missionnaires entament la première étape maritime de leur voyage. S'ils commencent à naviguer alors qu'ils ont cheminé sur les routes de Castille et d'Aragon, ce changement de mode de transport ne semble pas induire de rupture. Dans les trois relations de voyage, le périple maritime apparaît en effet comme une sorte de prolongement du déplacement et de l'œuvre accomplie sur terre. Réconciliation entre les hommes, assistance aux plus pauvres, soins prodigués aux malades, édification et conversion, toutes ces activités vont se reproduire en mer¹⁷. En 1632, le père Pérez relate le départ des vingt-deux jésuites qui, un an auparavant, avaient embarqué à bord du navire *Nuestra Señora del Juncal*. Dès les premiers instants de navigation, lorsque se déploient les voiles du galion, les jésuites font montre, écrit-il, d'un bel élan missionnaire. Ils aspirent tous à convertir les âmes des gens de mer et à édifier marins et soldats en célébrant des messes, en pratiquant les *Exercices spirituels* et en offrant des sermons à l'auditoire qui ne manque pas de se rassembler sur le pont du vaisseau¹⁸.

L'espace maritime et le lieu restreint que constitue le navire n'apparaissent pas comme des obstacles à l'œuvre missionnaire, bien au contraire. Le galion sur lequel les jésuites naviguent est souvent comparé à un collège, tel un lieu idéal de recueillement et de culte éloigné du monde et de ses tentations¹⁹. En 1643, on retrouve ainsi cette image sous la plume du père Bobadilla qui embarque à Cadix en compagnie de quarante-deux jésuites. Dans sa relation de voyage, il compare son navire à un collège : l'harmonie, l'ordre et la dévotion ayant régné tout au long de la traversée atlantique²⁰. En 1687, la troisième expédition de missionnaires que dirige le père Baraona commence quant à elle sous des auspices peu favorables. Une tempête se lève à peine ont-ils quitté le port andalou. Le navire est sur le point de se

17. On peut consulter pour une présentation des ministères auxquels se consacrent les jésuites à terre, COPETE, Marie-Lucie, VINCENT, Bernard, « Les Indes d'Ici. Les missions intérieures jésuites en Espagne », *Les Jésuites et la Monarchie Catholique...*, op. cit., p. 237-280.

18. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 2 : « Nous prîmes la mer le vendredi du dit mois et aussitôt commença à briller de tout son éclat l'élan pour la conversion des âmes avec lequel nous quittions l'Espagne; ainsi la conversion des gens de mer s'effectuait avec un tel sérieux, lors de conversations ordinaires, au cours du saint office de la messe, grâce à de nombreux sermons, que tous se comportaient de la meilleure façon en assistant fidèlement aux messes, en se confessant et en communiant fréquemment, en participant dévotement à la tombée de la nuit aux litanies de Notre Dame et au *Salve Regina* qui fut chanté tout au long de la traversée, si bien que l'on n'entendit guère de jurons et que bien peu de disputes éclatèrent (de fait il n'y en eut jamais). »

19. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 3 : « Tout cela nos laïcs parvenaient à l'obtenir car ils savaient s'adresser à Notre Seigneur grâce aux exercices de dévotion auxquels ils participaient avec autant de ponctualité et de ferveur que s'ils s'étaient trouvés dans le collège le plus recueilli. »

20. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 229 : « L'ordre observé pendant la navigation fut celui d'un collège bien mené. »

briser sur les roches qui affleurent à la sortie du port. La miséricorde divine cependant et l'intercession de la Vierge, lit-on dans ce récit, les épargnent et permettent ainsi aux missionnaires de poursuivre leur traversée dans des conditions exemplaires, le navire, à nouveau, étant comparé à un collège jésuite dans lequel règne la plus stricte observance religieuse²¹.

Le navire tel un laboratoire religieux

Sous la plume des missionnaires jésuites, le navire apparaît tel un laboratoire ou encore telle une petite « réduction²² » permettant aux missionnaires de recueillir les fruits de leur labeur de manière presque immédiate. L'étroitesse du lieu, la fermeture du navire sur le monde – c'est un espace clos qui ne présente aucune échappatoire – offrent aux jésuites un terrain d'action privilégié. Si à la lecture des documents, le navire apparaît tout d'abord tel un collège jésuite, très rapidement, l'œuvre missionnaire s'apparente quant à elle à celle des missions de l'intérieur. Au XVII^e siècle, des campagnes missionnaires menées en Europe, dans des contrées reculées, doivent en effet « réformer » les mœurs et rechristianiser les populations délaissées²³. Bernard Vincent et Lucie Copete ont étudié ces missions intérieures en Espagne qui durent quelques semaines voire des mois dans des villages ou petites villes²⁴. Toutes les caractéristiques qu'ils ont dégagées se retrouvent en mer. À bord des navires, les missionnaires semblent ainsi prolonger leur action et emploient leur temps à édifier les marins comme ils le feraient à terre avec des paysans, à confesser l'équipage et les passagers de haut rang, à prêcher et à dire des messes comme s'ils se trouvaient dans l'église du village.

Dans les trois relations de voyage consultées, l'accent est ainsi mis sur les différentes tâches qu'accomplissent les missionnaires. Une véritable organisation et un savoir-faire en la matière apparaissent à la lecture des

21. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 8, f° 8 : « À peine furent-ils entrés dans le navire, Antonio Baraona venant comme père supérieur, qu'ils instaurèrent une observance religieuse comme s'ils s'étaient trouvés dans un collège. »

22. Michel de CERTEAU a proposé cette comparaison en faisant référence aux missions intérieures en Europe. Il écrit : « les missions visent ainsi à fonder des sortes de *réductions* en terre paysanne et païenne », *Le Lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Luce GIARD (éd.), Paris, Gallimard/Le Seuil, 2005, p. 176.

23. De nouveaux travaux proposent d'analyser les missions intérieures en Europe, en les comparant aux missions lointaines, en Amérique par exemple, et inversement. Dominique DESLANDRES, qui les étudie en France et en Nouvelle-France, souligne qu'un mouvement centrifuge porte, certes, l'Europe chrétienne hors de ses frontières, mais s'accompagne, en même temps, d'un mouvement centripète de christianisation interne. Voir son ouvrage, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 2003, p. 21. On peut également se référer à l'ouvrage, *Missions religieuses modernes. « Notre lieu est le monde »*, de Pierre-Antoine FABRE et Bernard VINCENT (dir.), Rome, École Française de Rome, 2007.

24. COPETE, Marie-Lucie, VINCENT, Bernard, « Missions en Bétique. Pour une typologie des missions intérieures », dans *Missions religieuses modernes...*, *op. cit.*, p. 261-282, et leur article précédemment cité, « Les Indes d'Ici... ».

documents. La vie des religieux, en dépit des conditions de navigation, est tout d'abord réglée comme elle le serait dans un collège : heure du lever, vers quatre heures du matin, prière jusqu'à cinq heures, messe, examens de conscience, puis repas et lecture d'un livre à voix haute, exercices spirituels suivis d'un moment d'étude et enfin le soir, après le dîner, chant du *Salve Regina*, litanies et pour parachever la journée, conversations pieuses et édifiantes en compagnie des membres d'équipage²⁵. Non seulement la vie en mer des jésuites tend à ressembler à celle qu'ils mèneraient sur terre, mais de plus leur zèle missionnaire est savamment employé et déployé. On lit par exemple qu'en 1631, les jeunes pages et mousses du navire se réunissent le soir en présence d'un père jésuite qui les fait chanter tout en leur apprenant la doctrine chrétienne²⁶. En 1643, gens de mer et passagers sont également pris en charge par les jésuites qui les édifient²⁷ tout en prodiguant des soins aux malades ou une assistance aux plus nécessiteux²⁸. En 1687, les mêmes scènes se reproduisent : à la fin de la journée, lit-on dans la relation de voyage, marins et mousses sont rassemblés à la proue du navire où les pères jésuites, dont le zèle missionnaire ne cesse de s'accroître, leur enseignent la doctrine²⁹. Ils prêchent tous les samedis, disent des sermons et tentent d'obtenir, grâce à ce labeur ininterrompu, le plus grand nombre de confessions³⁰. Le travail missionnaire zélé est donc mené avec régularité et de plus façonné en fonction des publics : le sermon ne sera pas le même pour les rustres marins que pour les passagers ou les officiers de haut de rang ; des méthodes qui, nous le savons, sont employées à terre³¹.

25. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 11, f° 228.

26. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 7-I, f° 3 : « Un père, d'ordinaire, se joignait tous les soirs aux pages et aux mousses du navire ainsi qu'aux autres gens qui avaient besoin d'être catéchisés, les aidant à chanter en sa présence et à pratiquer les dévotions. »

27. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 11, f° 228 : « Les nôtres passaient le reste du temps à étudier et à faire d'autres exercices profitables. C'est pourquoi, tout au long de la traversée, il se répandit beaucoup d'édification et ainsi les passagers comme les gens de mer ne trouvèrent rien à blâmer, mais au contraire de quoi être édifiés. »

28. Les missionnaires les reçoivent dans leur cabine et leur prodiguent ce dont ils ont besoin. Les jésuites font ainsi œuvre de charité, ce dont Dieu, écrivent-ils, leur est reconnaissant puisqu'aucun missionnaire ne tombe malade lors du voyage. *Ibidem* : « Mais surtout on faisait œuvre de charité avec les malades que, dès le début, nous prîmes en charge, et il y avait deux pères qui s'en occupaient et qui les assistaient comme s'ils étaient des nôtres, lesquels grâce sûrement à cette charité furent épargnés par Dieu de la maladie, car personne ne tomba malade pendant toute la navigation, grâces en soient rendues au Seigneur. »

29. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 8, f° 27 : « Le zèle que les nôtres déployaient pour accomplir les ministères de la Compagnie ne se tarit pas et ils enseignèrent, aux uns et aux autres, en fin de journée, la doctrine chrétienne, aux mousses et aux marins, à la proue du navire. »

30. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 8, f° 27 : « On prêchait tous les samedis. Certains furent désignés afin de prendre soin des malades, des pauvres et des laissés pour compte. Une assistance leur fut apportée avec un soin vigilant. »

31. Bernard Vincent et Marie-Lucie Copete rappellent à ce propos que Polanco dans sa cinquième *Industria* recommande aux missionnaires de s'adapter à leur public. Voir leur article, « Les Indes d'Ici... », p. 262.

Comme dans les missions intérieures en Europe, les jésuites se déplacent et missionnent en privilégiant la parole³². Leur objectif est d'obtenir de nombreuses conversions, c'est-à-dire un repentir qui mène à la confession, mais également de rétablir l'ordre social, d'éradiquer la violence et de pacifier les comportements³³. Au contact des populations de « rustres » comme ils les appellent – et le navire en est rempli selon eux, marins et soldats sont en effet considérés avec mépris à l'époque –, les jésuites grâce à la parole parviennent à canaliser les tensions, à résoudre des conflits et à réconcilier les hommes lorsqu'un différend survient³⁴. Leur rôle de médiateurs est souvent mis en avant ainsi que leurs aptitudes à faire disparaître les jurons³⁵ et à éradiquer les vices (les jeux de hasard à bord des navires sont ainsi considérés³⁶). À la fin de la traversée du père Baraona, force est de constater qu'il a recueilli les fruits de son labeur³⁷. On lit que les marins ont été édifiés, les malades soignés, et sur les trois cents personnes de son navire, une ou deux personnes, à peine, ne s'est pas confessée³⁸...

Il est déjà possible à lumière de ces premiers éléments de dégager quelques caractéristiques du périple océanique et de son écriture. On le voit, tout est mis en œuvre afin de prolonger l'action missionnaire sur les navires. L'intermède maritime entre les deux continents, Europe-Amérique, est donc mis à profit et ne constitue en aucun cas un moment de rupture. La Compagnie de Jésus, à l'image de ses ambitions universelles, en parfaite adéquation avec ses *Constitutions*³⁹, se déploie à travers le monde. Elle investit l'espace maritime et tisse des liens avec les populations de chrétiens – soldats, marins et passagers – qui se déplacent entre les terres de l'Europe et celles à évangéliser des Amériques. On a le sentiment que les missionnaires, mobiles à travers l'espace, tendent des fils d'un continent à l'autre. Ils instaurent ainsi une continuité dans les pratiques religieuses qu'ils « tridentinisent » et qui se prolongeront jusqu'en Amérique. Ils articulent de la sorte des espaces disjoints et fort éloignés grâce à leurs actions et à leurs écrits principalement. La correspondance jésuite permet

32. *Ibidem*, p. 249, ou encore pour l'Italie, MAJORANA, Bernadette, « Une pastorale spectaculaire. Missions et missionnaires jésuites en Italie (XVI^e-XVIII^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 2, Paris, EHESS, 2002, p. 297-320.

33. BOUZA, Fernando, DOMPNIER, Bernard, « Commentaires », *Missions religieuses modernes...*, *op. cit.*, p. 307-313.

34. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 236. Il s'agit de la navigation d'Acapulco aux Philippines : « En dépit du grand nombre de personnes de diverses nations qui voyageaient dans le navire, et bien qu'il eût tant de soldats, de marins, de mousques et de passagers, l'entente mutuelle était telle entre tous que je ne vis ni querelle ni dispute. Bien au contraire, je fus témoin de beaucoup d'harmonie. »

35. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-1, f° 2.

36. TEMPÈRE, Delphine, *Vivre et mourir...*, *op. cit.*, p. 207-209.

37. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 8, f° 28 : « Beaucoup de fruit fut obtenu lors de ces deux navigations. »

38. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 8, f° 27. Il parle de la navigation atlantique.

39. COPETE, Marie-Lucie, VINCENT, Bernard, « Les Indes d'Ici... », p. 247-248.

ainsi à l'Ordre disséminé à travers le monde, de conserver une unité et de répandre, quels que soient les lieux, le même message universel.

S'il est certain que les relations de voyage rassemblées dans les lettres annuelles sont destinées à être lues pour susciter des vocations⁴⁰ ou faire l'apologie de la Compagnie de Jésus, et qu'elles sont « biaisées par les impératifs de propagande⁴¹ », elles témoignent sans nul doute également de la présence réconfortante des missionnaires sur les navires. En 1687 par exemple, une quarantaine de jésuites voyagent sur le même navire. Marins, soldats et officiers, lors de cette longue et ennuyeuse traversée, ne peuvent qu'être imprégnés par leur présence, imposante numériquement. Dans ce contexte, il est fort probable que la dévote et édifiante présence des jésuites ait modifié les comportements et, peut-être aussi, séduit les membres d'équipage. Les missionnaires cherchent en effet à susciter l'intérêt et à émouvoir leur auditoire lors de récits édifiants qu'ils se plaisent à mettre en scène⁴². Bernard Dompnier parle à ce propos de pastorale de la séduction⁴³. L'aspect émotionnel, nous le savons, est utilisé dans l'Europe de la Contre-Réforme afin d'obtenir des sentiments sincères de repentir et de dévotion. Différents ressorts sont mis en place afin de les susciter : allégresse et communion à travers les fêtes religieuses, ou encore craintes et pleurs lors de sermons terrorisants et poignants⁴⁴; mais sur les océans, peu d'artifices sont finalement nécessaires afin d'obtenir ce type de réactions. La tempête en effet pourra s'en charger...

40. MALDAVSKY, Aliocha, « Société urbaine et désir de mission : les ressorts de la mobilité missionnaire à Milan au XVII^e siècle », *Revue d'Histoire Moderne Contemporaine*, n° 56-3, 2009, p. 12-13.

41. Expression que nous empruntons à Marie-Christine PIOFFET dans son article, « Le discours missionnaire comme scénographie d'un échange imaginaire entre serviteurs du Christ et Indiens d'Amérique », dans POIRIER, Guy, GOMEZ-GÉRARD, Marie-Christine (dir.), *De l'Orient à la Huronie. Du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2011, p. 149.

42. Paolo BROGGIO étudie par exemple l'importance de l'aspect émotionnel dans le travail de conversion des jésuites en Europe et dans le Nouveau Monde. Voir son article, « *L'Acto de Contrición* entre Europe et nouveaux mondes. Diego Luis de Sanvitores et la circulation des stratégies d'évangélisation de la Compagnie de Jésus au XVII^e siècle », dans *Missions religieuses modernes...*, op. cit., p. 229-259.

43. Il analyse les méthodes employées par des capucins mais que nous retrouvons en partie chez les jésuites. Voir son article, « Pastorale de la peur et pastorale de la séduction. La méthode de conversion des missionnaires capucins », dans *La Conversion au XVII^e siècle*, Marseille, CMR, 1983, p. 257-273.

44. DOMPNIER, Bernard « Pastorale de la peur... » et de manière plus générale, DELUMEAU, Jean, *La Peur en Occident. XIV^e-XVIII^e siècles. Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978; ou encore son ouvrage, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire* (1971), Paris, PUF, 1992 : à la page 289, il rappelle que pour les missionnaires « la peur inculquée se voulait salutaire. Elle devait conduire les fidèles à une confession générale ».

L'épreuve des tempêtes

C'est une épreuve assez fréquente lors du périple maritime, notamment quand les navires sont exposés aux cyclones dans le golfe de Campeche. Ce moment de rupture⁴⁵ dans la monotone traversée se charge alors de tension. La peur s'empare des hommes et l'émotion atteint un degré d'intensité maximum dont les jésuites savent tirer profit. Dans leurs récits de voyage, la peur, les cris, les prières adressées à Dieu et à la Vierge, lorsque se déchaînent les vents et les vagues, témoignent de ces situations extrêmes⁴⁶. En 1642, le navire sur lequel voguent les jésuites est pris dans une terrible tempête qui dure plus de deux jours. L'équipage et les passagers sont apeurés, à l'unisson ils demandent tous la confession⁴⁷. Lors de la traversée du Pacifique, ces mêmes jésuites affrontent à nouveau des vents déchaînés, comme si un ouragan allait emporter le navire⁴⁸. Ces épreuves climatiques, véritables tourments pour les gens de mer et les passagers qui voient leur mort arriver, exacerbent les sentiments religieux⁴⁹. Dans ces moments chargés de peur et mêlés de craintive dévotion, les jésuites jouent des rôles de premier plan. Dans leurs récits, soulignons qu'ils en sont à la fois les acteurs et les auteurs, ils s'érigent en médiateurs privilégiés, capables de surmonter leur peur⁵⁰, insensibles aux dangers⁵¹. Ils proposent ainsi leur médiation avec le Ciel⁵², s'adressent à saint François Xavier

45. Sur la tempête comme figure de la rupture, voir DOIRON, Normand, *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Québec/Paris, Presses de l'Université de Laval/Klincksieck, 1995, p. 166-167.

46. Sur ce sujet précis voir notre article, « Marins et missionnaires face aux dangers des navigations océaniques au XVII^e siècle : Catastrophes, recours matériels et médiations spirituelles », *e-Spania* [En ligne], 12 décembre 2011.

47. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f^o 228 : « Mais le 22 août nous nous trouvâmes en très grand danger car une grande tempête se leva, elle dura deux jours et nombreux furent ceux qui redoutèrent d'y perdre la vie. »

48. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f^o 237 : « Une forte tempête se leva accompagnée d'un furieux ouragan. »

49. Dans une perspective plus littéraire mais éclairante pour notre propos, voir LESTRINGANT, Franck, « La tempête, de près et de loin : la place du spectateur chez Rabelais, Ronsard, d'Aubigné et Montaigne », dans LE ROY LADURIE, Emmanuel (dir.), *L'Événement climatique et ses représentations. XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, Desjonquères, 2007, p. 102-125 ; ou encore DOIRON, Normand, *L'Art de voyager... op. cit.*, et plus précisément son chapitre intitulé « Les rituels de la tempête en mer », p. 163-173.

50. Réal OUELLET parle à ce à propos « d'héroïsation du protagoniste ». Voir *La relation de voyage en Amérique (XVI^e-XVII^e siècles). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2010, p. 43-48.

51. En complément, voir le récit de voyage des jésuites français en direction du Siam exposés aux tempêtes à la fin du XVII^e siècle, dans VAN DER CRUYSE, Dirk, *Le noble désir de courir le monde. Voyager en Asie au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 2002, p. 197-216. Dans un document transcrit datant de 1687, le missionnaire avoue ici sa peur, on lit : « Nous essayâmes une tempête de deux jours qui nous mis en si grand danger, que notre mât était éclaté par le pied. On eut recours aux prières, en [y] attachant une image de notre apôtre saint Xavier, par l'intercession duquel nous fûmes garantis. J'avoue que je me crus bien des fois prêt à périr », p. 202.

52. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f^o 228. Bobadilla écrit qu'il n'a pas eu peur lors de la tempête : « J'avoue ne pas avoir eu peur de la tempête comme tous ceux qui en ont déjà connu de bien pires. »

(reconnu pour ses miracles en mer), à saint Ignace, ils implorent la Vierge, immergent de saintes reliques et finissent généralement par être entendus. Il est frappant de constater à quel point la tempête, une épreuve de vérité dans leur parcours, leur permet de dramatiser leur récit tout en s'octroyant une place centrale, héroïque, ou du moins providentielle. Lorsque les éléments se calment, ce qu'ils interprètent comme un signe de la miséricorde divine, ils poursuivent alors leur mission itinérante, renforcés dans leurs convictions. Dorénavant, puisque le Ciel en a ainsi décidé, et leurs écrits en témoignent⁵³, ils continueront leur route, ainsi légitimés, à la conquête spirituelle des mondes lointains.

La traversée terrestre de la Nouvelle-Espagne

Lorsque les navires, après avoir essuyé des tempêtes, accostent finalement dans le port de la Veracruz, le périple est loin d'être fini. Les jésuites entreprennent leur itinéraire terrestre et se rendent à Puebla de los Ángeles puis à Mexico. Ils cheminent lentement, sont logés dans des collèges jésuites et ils profitent parfois de leur attente dans la capitale, à Mexico, comme le fait le père Bobadilla, pour écrire leur première relation de voyage.

L'étape suivante consiste à se diriger vers les côtes de l'océan Pacifique. De Mexico à Acapulco, ils empruntent donc la voie terrestre du Chemin de l'Asie qui est parcourue pendant dix à quinze de jours⁵⁴. Les missionnaires font charger des mules pour transporter leurs biens – des objets liturgiques, quelques vêtements, des livres et de la nourriture principalement⁵⁵. En 1643, douze jours de marche sont nécessaires afin de rejoindre le port d'Acapulco. Le père Bobadilla souligne qu'en dépit des conditions de voyage, la discipline religieuse la plus stricte est observée : l'époque étant celle du Carême, il n'est pas bien difficile aux membres de l'expédition de la respecter puisque les auberges, précise-t-il, sont fort mal approvisionnées⁵⁶! En 1688, pour l'expédition du père Baraona, on apprend que le temps est employé, lors de ce

53. Dans leurs écrits souvent dramatisés (mais la tempête s'y prête), les missionnaires, acteurs à part entière et auteurs de leurs récits de voyage, « s'héroïsent à bon compte ». Voir PIOFFET, Marie-Christine, « L'épreuve de la traversée dans les relations de voyage en Nouvelle-France », *French Literature* (38), 2001, p. 129-157. Référence lue dans l'ouvrage de Réal OUELLET, *La relation de voyage...*, *op. cit.*

54. Sur cette liaison terrestre, voir SERRERA, Ramón María, « El camino de México a Acapulco », *El Galeón de Manila. Catálogo...*, *op. cit.*, p. 39-49.

55. En ce qui concerne par exemple les objets liturgiques embarqués en 1654 par les missionnaires qui se rendent dans la Province de la Nouvelle-Grenade – images pieuses (3000 à distribuer aux Indiens), reliquaires, clochettes, chandeliers, figurines du Christ –, on peut consulter GALÁN GARCÍA, Agustín, *El Oficio de Indias...*, *op. cit.*, p. 98.

56. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 235 : « Tout au long du parcours terrestre [Mexico-Acapulco], qui est presque de 90 lieues, nous observâmes autant que possible le bon ordre religieux, et bien que ce fût le temps du Carême et que les auberges fussent fort dépourvues de tout ce dont nous avions besoin, toutes les précautions avaient été prises pour observer les jeûnes prescrits par l'Église. »

déplacement terrestre, à la prédication, à l'édification et à l'extirpation des péchés⁵⁷. On a le sentiment à la lecture des documents que les missionnaires ne connaissent pas un instant de répit. Tout est mis en œuvre dans leur déplacement, dans leurs actions et dans leur discours, afin de mettre en avant la Compagnie en plein déploiement, un ordre itinérant, mobile et en constante expansion, qui sillonne les chemins et les mers en laissant sur son passage les semailles de son labeur. Dans les relations de voyage, les jésuites insistent par exemple sur le travail accompli dans le port d'Acapulco dont le climat chaud et humide est propice aux maladies. Le laps de temps entre l'arrivée des missionnaires et le départ du Galion de Manille est donc consacré aux soins des malades dans l'hôpital du port⁵⁸. Plusieurs missionnaires, sensibles au changement de climat, affaiblis par le voyage, au contact des personnes souffrantes qu'ils tentent de soulager, tombent d'ailleurs malades à Acapulco⁵⁹. Certains décèdent, d'autres continuent le périple.

La traversée du Pacifique

Lorsque le départ a lieu à bord du Galion de Manille, l'élan missionnaire semble se déployer davantage encore. Dorénavant, en route vers les confins du monde asiatique, Ignace et François Xavier semblent habiter et guider les jésuites vers la Terre promise. En 1688, dans la relation de voyage consacrée à la traversée vers les Philippines, on lit que les missionnaires, prêchant auprès des marins, semblent porter en eux, comme s'ils étaient vivants, saint Ignace et saint François Xavier, à mesure qu'ils « embrassent le monde et tentent de le convertir⁶⁰ ». La traversée océanique s'apparente alors au franchissement d'une barrière émotionnelle et spirituelle⁶¹. Les sentiments de dévotion et le zèle missionnaire gonflant dans leur cœur telles les voiles du navire ayant mis le cap sur les Philippines.

57. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 8, f° 27 : « Sur les chemins entre Mexico et Acapulco, ils prêchèrent de nombreuses fois et saisissaient toutes les opportunités afin de délivrer les hommes du péché. »

58. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 7-I, f° 4 : « Vers la mi-janvier 1632 nous partîmes en direction du port d'Acapulco où nous y séjournâmes un mois, le temps de pouvoir naviguer. Mais ce temps nous ne l'avons pas perdu. Au contraire, nous l'avons employé à des occupations dignes de notre Ordre et fort appréciées des fidèles ; car le port fut cette année-là si malade que l'on put craindre un début de peste, mais en dépit de cela, les pères se rendaient à l'hôpital et auprès des autres malades du village dès qu'ils étaient appelés, sans se soucier ni du travail ni du manque de confort afin d'aider les âmes de tant de gens qui avaient besoin de secours. »

59. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 7-I, f° 4. Des missionnaires dominicains, qui vont également voyager avec eux, aident les malades dans l'hôpital du port mais cinq d'entre eux meurent de maladie.

60. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 8, f° 28 : « On eût dit que chacun de ceux qui prêchaient portaient dans leur cœur saint Ignace et saint François Xavier à mesure qu'ils s'efforçaient d'embrasser le monde et de le convertir. »

61. VERBERCKMOES, Johan, « Les émotions et le passage : jésuites flamands et wallons au Nouveau Monde, XVII^e-XVIII^e siècles », dans LOUREIRO, Rui Manuel, GRUZINSKI, Serge (dir.), *Pasar as Fronteiras. II Colóquio Internacional sobre mediadores culturais – Séculos XV a XVIII*, Lagos, Centro de Estudos Gil Eanes, 1999, p. 63-76.

Lors de cette traversée, la même logique dans l'organisation des journées et du travail missionnaire est décrite par le père Bobadilla. Il se plaît ainsi à donner moult détails et explique que ses hommes ont aménagé dans le gaillard d'arrière, à bâbord, une infirmerie pour soigner les malades. Ils ont de plus, près de leur cabine situées à la poupe du navire, créé une sorte de réfectoire en disposant quelques chaises dans l'espace laissé libre à l'arrière du galion. Ils ont enfin, juste à côté, installé leur cuisine, c'est-à-dire un petit foyer qu'ils ont placé dans les galeries attenantes⁶². Ainsi peuvent-ils prier et pratiquer les *Exercices* dans leur cabine, puis en sortir pour manger tous ensemble en écoutant la lecture d'un livre, se rendre ensuite dans leur infirmerie pour soigner les malades (et il y en eut beaucoup, lit-on), et enfin en se promenant sur le tillac du navire, édifier les marins à la tombée de la nuit⁶³.

Dans la relation de voyage de 1632, le déroulement de la journée et des œuvres missionnaires est identique. On comprend que la présence persuasive, sans doute, des missionnaires et l'ardeur quotidienne qu'ils mettent à exercer leurs ministères, portent leurs fruits⁶⁴. Les jurons disparaissent⁶⁵ sur le Galion de Manille, l'attitude des passagers et des gens de mer devient exemplaire – même chez les personnes les plus irrévérencieuses⁶⁶ – et, cela va de soi, pas une seule personne qui ne se soit confessée au cours du périple⁶⁷. L'époque de l'année étant celle de la Semaine Sainte, elle est mise à profit et célébrée⁶⁸. Un autel est érigé près du mât de misaine, l'Évangile est chanté et des sermons ont lieu le soir à la lumière de quelques cierges provoquant dans ce cadre exceptionnel la plus grande émotion⁶⁹.

62. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 235 : « Ceci étant nous nous installâmes religieusement dans le gaillard d'arrière à bâbord et nous fîmes une infirmerie pour ceux qui en très grand nombre tombèrent malades comme je le dis plus loin. À la poupe, nous plaçâmes des sièges, où trouva confortablement sa place le réfectoire. Les galeries attenantes servirent de cuisine et de distributeur. »

63. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 235.

64. Sur les méthodes de persuasion employées par exemple en France dans les missions de l'intérieur, on peut consulter DESLANDRES, Dominique, *Croire et faire croire...*, op. cit., p. 170-171.

65. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 5 : « Un très grand et remarquable repentir s'empara de tous ceux du navire ce qui suscita le réconfort et l'émerveillement de tous. »

66. *Ibidem*. Un jeune à bord du Galion de Manille ne peut s'empêcher d'émailler ses propos de multiples paroles irrévérencieuses. Son attitude scandalise, mais au contact des pères, écrivent-ils, plus un seul juron ne vient ponctuer ses phrases : « On ne l'entendait plus jurer ce qui suscita le réconfort et l'émerveillement des nôtres et des laïcs. »

67. *Ibidem*. « Il ne resta plus personne à bord qui ne se fût confessé et qui n'eût reçu le Très Saint Sacrement. »

68. Sur l'importance des célébrations de fêtes religieuses en Espagne lors des missions intérieures, voir RICO CALLADO, Francisco Luis, *Misiones populares en España entre el Barroco y la Ilustración*, Valencia, Institució Alfons el Magnànim, 2006, p. 145-197.

69. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 5 : « La Semaine Sainte fut célébrée le plus dévotement possible, des rameaux qui ornaient le navire et qui devaient le protéger des tempêtes furent bénis, le Jeudi Saint les offices furent célébrés comme on aurait pu le désirer à terre, il y eut une grand-messe, et après la communion, il y eut une procession au Saint Sacrement avec nombre de cierges et une grande quantité de flambeaux. »

Le Dimanche des Rameaux, l'artillerie fait retentir ses armes « à la gloire de Dieu » et le Vendredi Saint est célébré⁷⁰. Toute l'organisation cérémonielle et religieuse est reproduite sur les flots, bravant les inconvénients de la traversée, pour rassembler dans un moment de prière et de communion les croyants. Ces célébrations permettent en effet d'unir la communauté de chrétiens, mais également de provoquer de vives émotions – joie, réconfort et dévotion naturellement. Dans le récit de 1632, on apprend encore qu'une procession s'élance sur le pont du navire à la tombée du soir, illuminée par des cierges tenus en mains par les pénitents⁷¹. On imagine sur les océans le ressenti des marins et des passagers, exposés aux dangers, qui vivent ce moment d'union avec la communauté des chrétiens... au beau milieu de l'océan Pacifique. Les sentiments de dévotion dans ce contexte s'amplifient et le réconfort apporté doit sans aucun doute être fort apprécié par les croyants esseulés sur les mers. Les jésuites, conscients de ces enjeux, emploient tout leur savoir-faire et dès que l'occasion se présente, ils célèbrent en mer la saint Ignace⁷², la saint François Xavier, la naissance de la Vierge⁷³ ou encore le Corpus Christi⁷⁴. En 1688, les missionnaires embarqués sur le Galion de Manille aux côtés du père Baraona fêtent, eux aussi, la Semaine Sainte. L'émotion est à son comble : « La très tendre dévotion des gens de mer était bien plus intense [sur l'océan] qu'elle ne l'aurait été à terre⁷⁵. »

Les relations de voyage, qui vantent les mérites de la Compagnie et de ses hommes, offrent finalement une description idéalisée du travail missionnaire en mer : pas un homme sur le navire, marin ou passager, qui n'ait été séduit, émerveillé et converti. L'harmonie règne entre les membres d'équipage, les blasphèmes et les actes de violence ont disparu : les écrits semblent lavés de toute impureté. Le ton de ces récits est naturellement triomphaliste, néanmoins il ne doit pas nous tromper car la réalité est sans nul doute bien plus nuancée. Un autre aspect du périple fait cependant l'objet de descriptions détaillées plus authentiques : les souffrances endurées.

70. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 5.

71. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 5.

72. Dans la relation de voyage de 1631, les jésuites célèbrent la saint Ignace en mer et organisent pour l'occasion un concours de poésie auquel se prêtent les gens de mer. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 3 : « La fête de notre Père saint Ignace fut célébrée avec la solennité que le temps et la mer nous accordèrent, et elle fut précédée quinze jours avant par la publication d'un concours de poésie en son honneur et dont les prix n'étaient pas moins pieux que recherchés pour ceux qui se seraient surpassés à en faire les louanges. »

73. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 229. Lors de la traversée du père Bobadilla et de ses compagnons en 1642, le jour de la naissance de la Vierge est célébré, des messes sont dites, des chants entonnés, des sermons adressés aux marins.

74. Lors de la traversée de l'océan Pacifique, le père Bobadilla décrit la fête du Corpus Christi en mer : le navire est décoré pour l'occasion, une procession a lieu, des chants retentissent ainsi que des tirs d'artillerie. L'allégresse s'empare de tous et les gens de mer communient. *Ibidem*, f° 237.

75. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 8, f° 28.

Heurs et malheurs

Si jusqu'à présent nous avons vu les sources de satisfaction que retirent les missionnaires en exerçant leurs ministères et qu'ils s'emploient à décrire de manière idéalisée, ils sont cependant, réellement, exposés à de nombreuses souffrances ou privations – la soif, la faim, l'inconfort, le mal de mer, le danger, lors des tempêtes notamment, ou encore le chagrin, lorsque décède l'un d'entre eux. Dans les trois relations de voyage, l'accent est ainsi mis sur les désagréments de la traversée et sur les épreuves endurées. Le récit du père Bobadilla est à ce propos, et à nouveau, fort détaillé dans ses propos. Il décrit non seulement le labeur missionnaire et le zèle de ses compagnons en toutes occasions, mais il ne manque pas de souligner en contrepoint les dangers auxquels ils sont exposés. Il rappelle à plusieurs reprises que les navigations atlantique et pacifique sont longues et fort contraignantes, soumises aux aléas des vents, voire des tempêtes, et de fait ils en essuient deux lors leur périple d'Espagne aux Philippines. Il utilise ainsi des adjectifs tels que « difficile » ou « pénible⁷⁶ » pour qualifier la traversée et il a recours à des substantifs chargés de connotation très négative, tels que « malheur », « danger », « peur », « mauvaise fortune » ou encore « privation » pour décrire son périple à travers les océans⁷⁷. La navigation en ce sens est une épreuve. Elle soumet les hommes à de multiples dangers ce qui conduit les membres de la Compagnie à rédiger des relations dont la finalité est double.

La première, ériger les jésuites en acteurs de premier plan, la deuxième, dramatiser leur périple en insistant sur sa dimension douloureuse. Ainsi, dans leurs récits, face aux périls, leurs prouesses sont-elles mises en avant. Voici les jésuites, exposés aux dangers, se risquant à immerger contre vents et tempêtes de saintes reliques afin d'apaiser les flots courroucés. À lire les documents, les missionnaires apparaissent telles des figures héroïques, choisis par les instances divines, pour sauver les hommes quand ces derniers, impuissants, n'ont rien pu faire. De cette lutte, à la fois bien réelle et métaphorique contre les éléments – la tempête pouvant facilement être interprétée sur le plan religieux comme la lutte éternelle du bien et du mal⁷⁸ – les jésuites ressortent grandis, ou tout du moins marqués du sceau de la miséricorde divine qui les autorise à continuer leur épopée maritime, pour mener les hommes, le navire et la foi à bon port.

L'aspect douloureux de leur périple et la dramatisation du récit constituent la deuxième caractéristique⁷⁹. La description des obstacles à franchir, des dangers, des souffrances, leur permet ainsi d'insister sur cet aspect

76. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 11, f° 228 et f° 229.

77. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 11, f° 228 et f° 229.

78. DOIRON, Normand, *L'Art de voyager...*, *op. cit.*, p. 173 et LESTRINGANT, Franck, « La tempête, de près et de loin... », *op. cit.*, p. 106.

79. Dans un espace totalement différent, mais tout aussi hostile, le désert du Pariacaca, Kenneth MILLS observe la même caractéristique ; voir « La traversée du désert de Pariacaca par Diego de Ocaña. 1603 », dans CASTELNAU-L'ESTOILE, Charlotte de, COPETE, Marie-Lucie,

de leur itinéraire, tel le chemin qu'un martyr pourrait parcourir⁸⁰. Il est fréquent dans les lettres des jésuites qui se destinent aux missions lointaines d'avoir recours au tropisme du martyre⁸¹. Le père Bobadilla rappelle à ce sujet que ses compagnons sont prêts à donner leur vie pour répandre l'Évangile⁸². De fait, nombreux sont les pères ou les frères qui décèdent en chemin, atteints de maladies – de fièvres typhoïques ou encore du scorbut –, après avoir risqué leur vie sur les océans pour répandre la parole de Dieu. Cinq missionnaires périssent ainsi à bord du Galion de Manille en 1643 et un extrait de leur vie « exemplaire » est inséré à la fin de la relation, tel le tribut qu'il a fallu payer pour arriver dans ces confins du monde asiatique⁸³. Dans le récit de 1632, le père Matheo de Aguilar, âgé de 33 ans, décède lors de la navigation vers les Philippines. Sa souffrance et ses maux sont, selon le récit, endurés sans aucune plainte mais avec sérénité et patience. La figure du missionnaire, souffrant, en proie à de terribles fièvres, apparaît sous la plume du père Pérez tel un martyr, en paix et bienheureux, qui se destine à mourir ayant accompli une partie de sa mission, même s'il n'atteindra jamais le port du Cavite⁸⁴.

MALDAVSKY, Aliocha, ŽUPANOV, Ines (dir.), *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs. XVI^e-XVIII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, p. 423-444.

80. Pierre-Antoine FABRE souligne ainsi que l'horizon du martyr devient un idéal missionnaire. Voir « Un désir antérieur. Les premiers jésuites des Philippines et leurs *Indipetae* (1580-1605) », *Missions religieuses modernes...*, *op. cit.*, p. 79.

81. LESTRINGANT, Franck, « Le tropisme du martyr dans les Relations jésuites en Nouvelle-France », *De l'Orient à la Huronie...*, *op. cit.*, p. 77-102. Il commence ainsi son étude : « J'appellerai *tropisme du martyr* l'orientation du voyage missionnaire vers la mort heureuse du martyr. » Mais encore sur le même sujet, MALDAVSKY, Aliocha, « Quitter l'Europe pour l'Amérique : mode d'emploi d'une quête missionnaire », *Transversalités, Revue de l'Institut Catholique de Paris*, 2002, n° 84, p. 153-172, et du même auteur, « Société urbaine et désir de mission... », p. 10 ; enfin sur la dimension symbolique du martyr dans la construction d'un espace sacré, GAUNE CORRADI, Rafael, « Habitando las incomodidades del paraje con palabras. Un ejercicio jesuita de adaptación política y dominio territorial en la frontera sur de Chile, 1700 », *Revista de Historia Social y de las Mentalidades*, vol. 15, n° 2, Santiago de Chile, Universidad de Santiago, 2011, p. 41-68 ; et KARNAL, Leandro, « Les reliques dans la conquête de l'Amérique luso-espagnole », dans BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre-Antoine, JULIA, Dominique (dir.), *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux Révolutions*, vol. 2, Paris, EHESS, 2009, p. 731-750.

82. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 230 : « Tous sont très satisfaits et encouragés à travailler et à se consacrer avec ferveur aux ministères de la Compagnie et au bien des âmes, et même à donner leur vie s'il le fallait. »

83. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 238-239.

84. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 7-I, f° 6-7 : « Il a beaucoup souffert pendant sa maladie, tant à cause de la gravité de son mal que de sa durée, mais bien qu'il fût malade on ne l'entendit point se plaindre ni même montrer qu'il souffrait d'une quelconque manière, ce qui provoqua la stupeur des membres de la Compagnie mais plus encore de ceux du navire car ils voyaient la patience et la sérénité d'esprit avec lesquelles il endurait la douleur ; la soif l'accablait horriblement mais c'était quelque chose de singulier que de voir à quel point il gardait sa sérénité. »

Interprétations

Ce rapport dichotomique entre souffrance et joie apparaît constamment dans les récits de voyage laissés par les missionnaires. Le périple océanique il est vrai s'y prête à merveille. Il peut tout d'abord s'apparenter à un rite de passage avec l'expérience de la tempête. Surmonter cet obstacle, en demandant l'intercession des saints et de la Vierge, être entendus et bénéficiaire de la miséricorde divine, poursuivre la traversée, marque alors, chez les membres de la Compagnie, le signe providentiel dans lequel s'inscrit leur mission. Leurs convictions et leur zèle ayant été éprouvés lors de la tempête, victorieux, ils sont dorénavant légitimés dans leur entreprise et investis de la grâce divine.

Dans le même ordre d'interprétation, le périple océanique peut être vécu comme une expérience probatoire à laquelle Dieu les soumet lors de leur pérégrination. Lorsque différents membres décèdent lors du voyage, ou encore, lorsque meurt ce jeune homme au service des jésuites, le jour de la naissance de la Vierge, noyé sous leurs yeux impuissants, les missionnaires sont mis à l'épreuve. Ils doivent, inflexibles, surmonter leur peine et les malheurs infligés, constants dans leur foi, sans un instant renoncer à leur dessein apostolique en dépit de la souffrance endurée⁸⁵. Parcourir les mers revient alors à entreprendre un voyage menant lentement, en dépit des souffrances, vers les terres d'idolâtres qu'il sera alors possible de convertir si les barrières océaniques sont franchies.

Le voyage peut encore être interprété comme un rite initiatique permettant de traverser d'un point à un autre, d'un état émotionnel et spirituel à un autre, la barrière séparant les espaces sacrés de l'Europe des nouveaux territoires en voie de conversion. La traversée des océans et le temps nécessaire pour rejoindre un autre continent recouvrent, sur un plan spatial et temporel, une dimension initiatique. Au fur et à mesure, les missionnaires se préparent à leur labeur et investissent l'espace maritime d'ordinaire consacré à l'attente⁸⁶. Leur zèle missionnaire décuple (les documents insistent sur cet aspect), le rite initiatique de la traversée consistant chez les jésuites à fertiliser les océans de leurs semences (exercices spirituels, lectures, sermons, conversions, confessions) en attendant de toucher les terres de l'Extrême-Orient. La traversée revêt alors les caractéristiques d'un passage de l'intérieur vers l'extérieur que les missionnaires

85. Arch. Rom. Soc. les., Philipp. 11, f° 229 : « Le soir il nous arriva un grand malheur, car un jeune homme très serviable, qui nous avait rejoints à bord et qui nous servait avec zèle, tomba à la mer. Malgré la grande diligence avec laquelle nous tentâmes de lui venir en aide, il fut impossible de le sauver, et il se noya car il ne savait pas nager. »

86. REQUEMORA, Sylvie, « L'espace dans la littérature de voyage », *Études littéraires*, vol. 34, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2002, p. 257. Elle distingue deux types d'espaces dans les récits de voyage : un espace extensible, celui du parcours correspondant à l'avancée des navires (soit celui du temps de la traversée maritime qui est considéré comme un espace d'attente), et un autre, circonscrit, celui des escales, des terres rencontrées.

accomplissent et dont ils font l'objet⁸⁷. S'ils se déplacent, leur état spirituel accompagnant le mouvement du navire, avance et se transforme également en vue de leur mission⁸⁸.

Le voyage maritime s'apparente encore à un voyage de pèlerinage en suivant les traces de François Xavier qui s'était rendu jusqu'au Japon en empruntant les voies maritimes ou encore celles d'Ignace qui avait traversé la mer Méditerranée⁸⁹. Pèlerinage et mission sont à cet égard étroitement liés dans les récits des jésuites⁹⁰. Évoquer ces deux aspects, intrinsèquement liés dans la Compagnie de Jésus, permet en effet aux missionnaires de sacrifier de nouveaux espaces tout en écrivant l'histoire sainte en devenir de ces nouvelles contrées⁹¹. Rite de passage, rite initiatique, pèlerinage, quelles que soient les interprétations données, il en est une qui prédomine : les traversées sont et seront toujours considérées comme des missions⁹² : les jésuites, en perpétuel mouvement, répandant de l'Europe à l'Asie la parole de Dieu⁹³.

87. DOIRON, Normand, *L'Art de voyager...*, op. cit. p. 150-160. Il analyse les rituels de départ dans lesquels les cérémonies religieuses jouent un rôle fondamental et permettent aux voyageurs de bénéficier du pouvoir de vaincre les éléments et de franchir les barrières océaniques. L'expérience religieuse du départ étant celle du passage de l'intérieur vers l'extérieur.

88. Kenneth MILLS remarque que la traversée d'un espace hostile, le désert, marque également le passage d'un état spirituel à un autre. Il écrit : « Les jésuites suivent leur fondateur dans l'articulation de la nécessaire association entre la difficulté du voyage et le périple intérieur, entre mouvement extérieur et spiritualité. » Il se réfère à ce propos aux écrits du compagnon d'Ignace, Jérónimo Nadal. Voir son article, « La traversée du désert des croyants et les ciels de Pariacaca... », p. 425.

89. Sur la dimension maritime des voyages des premiers jésuites, on peut consulter les travaux de Francisco de BORJA MEDINA, « Ignacio de Loyola y el mar : su política mediterránea », *Revista de Historia Naval*, n° 50, año XIII, Madrid, Instituto de Cultura Naval, 1995, p. 11-56 et « San Ignacio en la fundación de la provincia del Nuevo Reino de Granada y Quito : la tempestad calmada », *Theologica Xaveriana*, n° 152, Bogotá, Pontificia Universidad Javeriana, 2004, p. 607-628.

90. FRANCESCHI, Anne-Sophie de, « Un jésuite à la Chine : le père Alexandre de Rhodes entre récit de pèlerinage et mission », *De l'Orient à la Huronie...*, op. cit., p. 47.

91. *Ibidem*, p. 54. Elle écrit à propos du père Alexandre de Rhodes qui se rend en Chine en passant par la Méditerranée, l'océan Indien puis le détroit de Malacca, dont ses pas s'inscrivent dans ceux des pèlerins : « C'est aussi une manière de prouver que les terres d'évangélisation sont, depuis des temps anciens, sacralisées et consacrées au Rédempteur universel ; elles sont terres de pèlerinage grâce à cette histoire naissante, mais déjà riche de miracles et merveilles advenues aux fondateurs des missions successives. »

92. Sur l'importance du voyage et de la mission qui lui est liée, voir O'MALLEY, John W., « To travel to any part of the world... », p. 6-12. Charlotte DE CASTELNAU-L'ESTOILE parle quant à elle de « l'épreuve de l'itinérance », voir son ouvrage sur le Brésil *Les Ouvriers d'une vigne stérile. Les jésuites et la conversion des Indiens au Brésil. 1580-1620*, Lisbonne/Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2000, p. 87.

93. OUELLET, Réal, *La relation de voyage...*, op. cit., p. 1. Il écrit que le christianisme a fait de l'*homo viator* une figure centrale. Les missionnaires jésuites en étant, selon nous, un emblème.

Dans ces récits de voyage, il est frappant de remarquer que les missionnaires, mobiles, et créant des liens spirituels entre l'Europe et l'Asie, s'érigent en médiateurs : médiateurs entre les hommes (ils apaisent les conflits), médiateurs entre les croyants et le Ciel (ils demandent l'intercession des saints et de la Vierge), médiateurs entre la Chrétienté et les nouvelles populations à évangéliser (ils sont à pied d'œuvre, et ce sans relâche, des ports andalous à celui du Cavite aux Philippines). À l'image des Apôtres, ils se déplacent pour répandre le message de l'Évangile⁹⁴, à l'image des pèlerins, ils voyagent afin d'atteindre les terres promises⁹⁵. Ce type de relations de voyage maritime permet en effet aux membres de l'Ordre d'ancrer l'histoire de la Compagnie de Jésus dans l'histoire de la Chrétienté⁹⁶. Les jésuites, acteurs et auteurs de leurs récits, occupent ainsi une place centrale qui autorise la construction d'une histoire presque mythique⁹⁷. Suivre leurs traces d'Espagne aux Philippines a permis de retracer leurs activités en mer, de comprendre de la sorte comment se prolonge leur œuvre d'Europe en Asie, mais également de souligner la façon dont ils mettent en scène leur rôle dans la diffusion du christianisme à l'échelle du monde. Le quatrième vœu des membres de la Compagnie de Jésus les invite en effet à se déplacer pour missionner⁹⁸, et s'ils doivent risquer leur vie au cours de leur périple, ils le savent, ou du moins l'espèrent-ils, de « riches moissons » les attendent. Leur déplacement n'est pas vain et leurs souffrances, ainsi en sont-ils convaincus, ne sont que le signe annonciateur de riches perspectives.

Les derniers mots de la relation de voyage de 1632 sont à ce propos éloquentes. Lorsque les membres de l'expédition arrivent enfin, après plus d'un an de voyage, ayant connu la peur et éprouvé la perte douloureuse de l'un des leurs, on lit : « Nous arrivâmes dans cette ville de Manille et fûmes accueillis avec autant de joie que nous avions été désirés, car les ouvriers manquent pour moissonner avec profit ces si vastes Philippines, et nous fûmes comblés par tant d'attentions qu'alors nous pouvions considérer comme bien employées les souffrances endurées puisque notre périple trouvait une si belle fin⁹⁹. »

94. Réal OUELLET rappelle à ce propos que l'expérience viatique est collective en ce sens où « pour rappeler leur mandat apostolique, les missionnaires évoquent la mission d'évangélisation jadis confiée aux Apôtres ». *Ibidem*, p. 44.

95. Voir à ce propos, pour le Brésil plus précisément, Jean-Claude LABORIE qui écrit : « de nombreux éléments du texte attestent du sentiment puissant de reprendre le travail des premiers disciples du Christ pour faire renaître le christianisme primitif en Amérique », *La Mission jésuite du Brésil. Lettres et autres documents (1549-1570)*, édition et traduction de Jean-Claude LABORIE en collaboration avec Anne LIMA, Paris, Chandeigne, 1998, p. 14.

96. FRANCESCHI, Anne-Sophie de, « Un jésuite à la Chine... », p. 47, et encore BURRIEZA SÁNCHEZ, Javier, *Jesuitas en Indias: Entre la utopía y el conflicto. Trabajos y misiones de la Compañía de Jesús en la América moderna*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 2007, p. 36.

97. BETRÁN MOYA, José Luis, « Allende los mares... », *op. cit.*, p. 331.

98. O'MALLEY, John W., *Los primeros jesuitas...*, *op. cit.*, p. 365.

99. Arch. Rom. Soc. Ies., Philipp. 7-I, f° 6.

RÉSUMÉ

Au XVII^e siècle, des missionnaires jésuites se rendent d'Espagne aux Philippines pour évangéliser les populations et accomplissent pour ce faire un périple semi-planétaire. Suivre les traces de ces hommes qui parcourent au XVII^e siècle les océans afin de répandre l'Évangile de Séville à Manille, mus par leurs convictions religieuses, bravant tous les dangers d'un tel périple pour atteindre les confins de l'Asie, nous éclaire sur les ambitions de la Compagnie de Jésus à l'échelle du monde. Heurs et malheurs des missionnaires jésuites cheminant et parcourant les voies océaniques et terrestres, tel est l'objet de cette étude. À partir de trois récits de voyage conservés aux Archives romaines de la Compagnie de Jésus, nous verrons à quels types d'épreuves sont exposés ces voyageurs, ce que représente pour eux la traversée océanique, la façon dont ils l'interprètent, autrement dit la manière dont se construit leur discours. Le voyage maritime en effet s'apparente tantôt à un voyage de pèlerinage, tantôt à un rite de passage, mais bien souvent à une mission en perpétuel mouvement.

ABSTRACT

In the 17th century, Jesuit missionaries travelled from Spain to the Philippines to evangelise people and, to do so, travelled halfway around the earth. Following in the footsteps of those who, in the 17th century, crossed oceans to spread the Gospel from Seville to Manila, driven as they were by their religious beliefs and ready to face all the dangers of such a voyage to reach the farthest reaches of Asia, sheds light on the Society of Jesus's worldwide ambitions. This paper aims to analyse the fortunes and misfortunes of Jesuit missionaries travelling by land and sea routes. It will study three travel accounts kept in the Society of Jesus's Roman Archives in order to consider which ordeals those travellers had to face, to examine what the sea crossing represented for them and the way they interpreted it. In other words this article will examine the way in which their discourse is organised. Indeed, sea travel may have some similarities with pilgrimages, or rites of passage, but very often it resembled a never-ending mission.